

H
D'A

RESSOURCE HUMAINE

Louise Morel

LITTÉRATURES

H
D'A

Collection « Littératures »

MEHDI CHAREF *Rue des Pâquerettes; Vivants; La Cité de mon père*

COLLECTIF *Braquer une banque avec un pistolet à eau*

DALI MISHA TOURÉ *Cicatrices*

TASSADIT IMACHE *Fini d'écrire!*

COLLECTIF PIMENT *Le Dérangeur. Petit lexique en voie de décolonisation*

NINA ALMBERG *La Dernière Amazone*

THIERRY BRUN *Origine Paradis*

TREVOR NOAH *Trop noir, trop blanc. Une enfance sud-africaine dans la peau d'un Métis*

ELSA VALLOT *Le corps le sang la rage*

NORA BENALIA *Ce prochain amour*

RESSOURCE HUMAINE

Convaincu-es que l'écriture inclusive pose des questions essentielles mais n'y apporte pas encore de réponses pleinement satisfaisantes, nous avons choisi pour chaque livre publié, en accord avec son auteur-riche et selon l'avancée des débats en cours, des solutions adaptées au sujet abordé et au public visé.

Conception graphique et couverture

r2 | Katja van Ravenstein

Mise en page

Ingrid Balazard

Relecture

Sarah Détré

Édition

Marie Hermann

Photographie de couverture : © olaser | iStock by
Getty images

Photographie d'intérieur : © Louise Morel

© Hors d'atteinte, 2022

19, rue du Musée 13001 Marseille

www.horsdatteinte.org

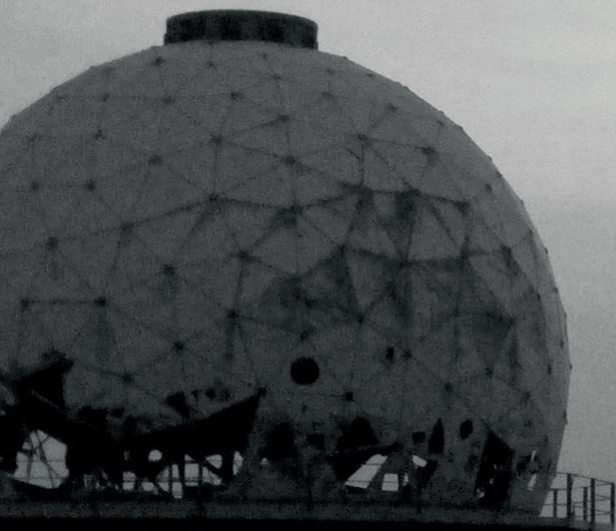
1^{re} impression

ISBN : 978-2-38257-033-3

ISSN : 2677-8017

RESSOURCE HUMAINE

Louise Morel





Les termes non courants ou spécifiques au sujet abordé dans cet ouvrage trouvent leur définition dans un lexique à la p. 377.

À Beatriz

PROLOGUE

«Le profit résulte des revenus et des coûts.»

Jusqu'ici, tout va bien.

Il agite les orteils dans ses chaussettes : ses chaussures flambant neuves lui font un mal de chien. Il a pris du temps, ce matin, pour composer sa tenue.

La consultante face à lui hoche légèrement la tête pour l'encourager à continuer et fait tourner sa montre en or blanc – ou en argent ? – autour de son poignet. C'est un tic, il l'a remarqué, elle n'arrête pas de le faire depuis le début de l'entretien.

– Je commencerais donc par essayer de déterminer si la baisse du résultat net provient d'une diminution du revenu ou d'une augmentation des coûts, reprend-il d'une voix qu'il espère plus assurée.

– Ce sont les revenus. Ils ont chuté.

– Dans ce cas... J'étudie leur composition.

– C'est-à-dire ?

– Je la demande au client.

– Vous êtes sûr ?

Il hésite. Sentir qu'il y a un piège ne veut pas dire savoir l'éviter.

Elle essaie de l'aiguiller vers les sources de revenus caractéristiques de l'hôtellerie de luxe. Il ne reprend pas la parole. La démangeaison de l'agacement la parcourt déjà et il le sent.

– Comment procédez-vous à partir de là ?

– J'étudie l'évolution de ces différentes sources de revenus.

– Selon quels axes ?

– Pardon ?

– Concrètement, comment organisez-vous l'analyse des données récoltées ?

– Je fais un tableau.

– Quelles lignes ? Quelles colonnes ?

– Les sources de revenus en lignes et les mois en colonnes.

– Quoi d'autre ?

Il hésite de nouveau. Il se sent bizarrement absent à lui-même, mais il ne cesse de penser : il faut trouver. Plus il le pense et moins il en est capable. La sueur colle, dans son dos, le tissu de sa chemise contre sa peau. Sa main droite tremble, il la plaque contre la table en espérant qu'elle n'ait rien remarqué. Ses mains à elle sont tout juste ennuyées. De nouveau, elle remet sa montre en place et, pendant une fraction de seconde, il ne voit plus que ça : l'éclat de l'or blanc juste à côté de l'ongle rose clair, très brillant.

– Combien d'hôtels compte la chaîne ?

– Je le leur demande.

– Et ?

Il s'apprête à répondre quand elle se lève.

« Je dois prendre cet appel. » Son téléphone à la main, elle laisse la porte se refermer derrière elle dans un claquement métallique.

Les parois de la salle où a lieu l'entretien sont vitrées et il peut la voir faire quelques pas en parlant d'un air préoccupé. Robe verte, veste noire, escarpins vernis. Elle n'a pas l'air tellement plus âgée que lui. Ailleurs, il pourrait lui offrir une bière, essayer de la baratiner. Ici, un monde les sépare.

Il baisse les yeux sur les feuilles étalées devant lui. Ses notes sont désordonnées, brouillonnes. Il faut se ressaisir. Le jeu en vaut la chandelle.

« On reprend. »

Il esquisse un geste pour marquer son assentiment et, bon petit soldat, repart à l'assaut. Il a vingt-deux ans et veut absolument obtenir ce stage. Le conseil en stratégie, c'est ce que font les meilleurs de son école. Or il fait partie des meilleurs, depuis toujours. Dans le conseil, on progresse, on apprend, on fait des choses différentes, on traverse de nombreux secteurs économiques. C'est très formateur, oui. On gagne bien sa vie, aussi. Les consultants doivent être rapides, flexibles. Et souriants. C'est ce qu'il a raconté à la consultante qui, pendant tout l'entretien, l'a regardé avec un sourire qui ne veut rien dire, très précisément étudié pour ne signifier rien d'autre qu'une courtoise neutralité.

Les consultants sont détestés par tous ceux qui ne le sont pas, de la même façon que sont rabaissés, dans une famille, les membres qui ont réussi à s'élever un peu plus haut que les autres. Du moins, c'est ce qu'il pense. Confusément. Inutile de se poser beaucoup de questions : pour ses pairs – et il ne fréquente qu'eux –, son désir de faire du conseil en stratégie va de soi.

Et il ne vise pas n'importe quoi : c'est l'un des plus importants cabinets de la place de Paris qu'il essaie de rejoindre. L'accès au saint des saints est réservé à ceux qui réussissent une série d'au moins trois entretiens, après avoir franchi un premier fossé : un test rapide sur ordinateur, pour vérifier qu'on pense logiquement – lui a-t-on dit, et il n'a pas demandé ce que cela signifiait, puisque ça lui semble évident, le même genre de certitude que celle qui le pousse à essayer d'obtenir ce stage. Des questionnaires RH dont l'utilité principale est de justifier l'existence d'une section RH – ça, c'est un camarade un peu plus âgé, déjà embauché dans un autre cabinet, qui le lui a dit avec un sourire en coin. La formule lui a plu.

Puis viennent les entretiens proprement dits, avec un consultant expérimenté ou un *partner*. Plus on monte dans les étages, plus on grimpe dans la hiérarchie. D'abord, il faut expliquer à quel point on est une personne entreprenante, enjouée, intéressante et passionnée par le conseil en stratégie, en suant avec discrétion dans une

chemise blanche ou bleue. Être motivé n'est qu'un préalable, nécessaire mais insuffisant. Pour obtenir le poste, ou le stage qui y mène, ce qui compte vraiment, c'est de réussir l'épreuve suivante : une mise en situation, qu'on appelle dans le jargon un *business case*.

Les énoncés sont lapidaires : « Le directeur de la section Europe d'une entreprise de cosmétiques vient vous voir pour élaborer une nouvelle stratégie de gestion des points de vente. Que faites-vous ? » Âgé de vingt-deux ans, on se retrouve à expliquer ce qu'il faut faire. La personne qui le fait s'appelle souvent Alban, François ou Agathe. Plus rarement, Mehdi ou Meryem. Jamais Mamadou ou Lamata.

L'exercice repose sur une sorte de jeu de rôle, où les personnages s'appellent le directeur, le manager et le consultant junior. Le candidat endosse le costume du consultant. Il s'agit pour lui de montrer qu'il réfléchit déjà comme un consultant, qu'il en est un avant même de l'être devenu. Le stage ou l'embauche concrétisera la ressource en puissance qui sommeille en soi.

Le téléphone de la consultante sonne encore ; cette fois elle ne prend pas l'appel.

Aujourd'hui, c'est donc à son tour de se montrer intelligent, rapide, flexible. Et souriant.

Le dirigeant d'une chaîne de palaces imaginaire a besoin de lui. Il doit l'aider à redresser la barre, c'est-à-dire à rétablir le profit. Il se

demande s'il est en train d'échouer. Il ne sourit pas beaucoup.

Le temps imparti est écoulé, l'entretien touche à sa fin. Une poignée de main et son interlocutrice le raccompagne à l'ascenseur.

La tête lui tourne et, alors qu'il adresse un salut poli à l'hôtesse d'accueil, une amertume fébrile l'envahit. Il pourrait jurer que, en son for intérieur, la jeune femme au chignon serré se moque de lui. Dehors, le soleil automnal rase les murs et lui fait plisser les yeux.

Celle qui lui a fait passer l'entretien sort sans le voir et dévale les marches qui séparent le bâtiment de la chaussée. Avec des gestes précis, rapides, elle sort un paquet de cigarettes et un briquet. Elle fume très vite, à grandes bouffées.

Une impulsion soudaine le précipite vers elle.

« Est-ce que ça s'est bien passé ? Je sais que ça ne se fait pas, en principe, de demander, mais je me disais... »

Elle l'observe un instant, comme pour se souvenir d'où elle l'a croisé.

« On vous tiendra informé. »

Elle écrase sa cigarette, se dirige vers une berline noire qui vient d'arriver. Claquements de portières ; la voiture démarre dans un feulement et tout à coup lui vient comme une envie de pleurer.

Quelle salope. Il voudrait pouvoir la gifler.

PREMIÈRE PARTIE

La pièce est vaste et presque vide. Sur la table basse, pas de magazines à scandales comme chez le dentiste, mais une sorte de gros bloc de marbre – probablement une œuvre d’art. Charles, carré dans un siège en cuir bordeaux, reconnaît son pas avant même qu’elle ne pousse la porte.

« Tu es en retard. »

Il a expulsé ces mots comme une toux.

– De dix minutes seulement, répond-elle en lui plantant un baiser sur la joue.

– Quinze.

– Le docteur non plus n’est pas à l’heure. Ils ne sont jamais à l’heure.

Il faut toujours qu’elle ait le dernier mot. L’agacement qui avait commencé à monter en l’attendant croît d’un cran et il observe le dos de sa main comme si le secret de la vie éternelle y était inscrit.

– Tu as passé une bonne journée ?

– Oui, plutôt.

– Ça fait longtemps que tu es là ?

– Une demi-heure.

– Tout va bien, au bureau ?

Il sent bien qu'elle essaie de capter son regard, que sa voix s'est radoucie. Ça aussi, c'est typique, cette façon de proposer une trêve sans pour autant s'excuser. Cette fois, il ne marchera pas : il continue de fixer sa main, laissant retomber les perches qu'elle lui tend avec une indifférence étudiée.

« Je suis vraiment désolée pour mon retard. »

Le silence s'installe entre eux, les secondes s'empilent les unes sur les autres et c'est à qui fera s'écrouler la tour le premier. Elle joue la montre et il va finir par craquer, comme à chaque fois. Il le sait déjà.

– Tu m'avais promis de moins travailler, laisse-t-il enfin échapper.

– Je faisais passer des entretiens.

– Ce n'est pas le sujet.

– Ça va se calmer bientôt. Tu le sais.

– Tu dis ça depuis un an. Moi, j'ai réussi à stabiliser mes horaires.

– On en a déjà discuté. Ça va changer. Avec... tu sais bien.

Il soupire.

– C'est bientôt fini, reprend-elle avec douceur.

– Et si, par le plus grand des malheurs...

– Oui, mon chéri. Si ça ne marche pas, je partirai. Je te le promets.

Un baiser chaste scelle leur réconciliation. Charles est soulagé et préfère oublier son agace-

ment, comme il s'efforcerait d'ignorer la déman-geaison d'une piqûre de moustique.

« Et alors, ces entretiens ? »

Elle se passe la main sur le visage, se frotte les yeux sous ses lunettes. Réajuste d'un geste sec son sac sur son épaule.

– Pas terrible, finit-elle par répondre. On n'en retiendra aucun.

– Des blancs-becs présomptueux ?

– C'était surtout le temps. La gestion du temps. Ils sont trop lents, tous.

Il se souvient tout à coup de ce qu'il voulait lui montrer.

« Tiens au fait, regarde, j'ai trouvé une super application ! »

Elle se penche vers l'écran qu'il lui tend, plisse les yeux pour mieux voir.

– C'est encore une appli pour suivre tes entraînements ?

– Non, c'est pour notre futur bébé ! Tu entres tes jours de règles, ta température et d'autres trucs, et l'appli te signale quand tu es féconde avec une petite alarme.

– Comment ça s'appelle ?

Il n'a pas le temps de lui répondre ; la porte du cabinet s'ouvre enfin. Une secrétaire médicale qui correspond parfaitement à ce qu'on peut imaginer d'une secrétaire médicale, la quarantaine, un visage strict mais avenant, la voix polie et ferme, les invite à rejoindre le médecin.

Celui-ci les regarde approcher en passant une main songeuse dans sa barbe, autrefois rousse et qui tire désormais nettement vers le gris. Cela fait quarante ans qu'il officie ; heureusement que la retraite approche.

Tous ces couples anxieux et propres sur eux auront fini par le lasser. Ils se ressemblent tant. Ceux-là ne font pas exception à la règle : moyennement beaux, visiblement riches, ils le regardent comme si son cabinet et sa réputation pouvaient leur garantir une grossesse rapide et sans problèmes ; comme s'il s'apprêtait à leur livrer, d'une minute à l'autre, un bébé rieur aux joues roses. Le costume de l'homme est élégant, assez près du corps – le genre de coupe que lui-même ne peut plus se permettre depuis longtemps ; assis très droit sur sa chaise, le corps tendu en avant, il semble sportif. Son épouse porte une robe verte, une veste noire et un grand sac en cuir brun un peu usé. L'air ennuyé d'être là, elle pianote sur son téléphone sans le regarder. Encore une qui n'arrête jamais de travailler... Ce genre de bonne femme le met sur les nerfs : elles emmerdent tout le monde avec leur désir d'enfant et gueulent comme des putois quand elles finissent par comprendre que la maternité n'est pas un chemin de roses. Société de pourries-gâtées.

Il n'avait pas besoin de ça, et surtout pas aujourd'hui : ce matin, sa secrétaire lui a montré une page Facebook qui mentionne son nom,

sous le titre « Médecins homophobes et maltraitants ». Son nom à lui, dans une liste pareille ! Alors qu'il joue au golf tous les dimanches avec un couple de pédés. C'est insensé !

À tous les coups, ce sont les deux hystériques de la dernière fois qui ont fait le coup. Dès les premières minutes, elles étaient revêches, agressives. Il n'a pourtant rien fait d'autre qu'appliquer la loi ! Pas de procréation médicalement assistée pour les couples de femmes. Si demain la loi change, il suivra – même si, sur le fond, on peut quand même se poser des questions. C'est ce qu'il leur a expliqué, mais elles étaient là pour en découdre. Peu importe : ce genre de diffamation n'aura pas de prise sur sa patientèle habituelle. Les gens raisonnables sont plus sensibles aux diplômes et aux titres patiemment accumulés qu'à une liste montée de toutes pièces par une bande de chiennes de garde. C'est ce que sa secrétaire lui a dit ; et c'est ce dont il veut se convaincre.

– Alors... J'ai vos résultats ici, commence-t-il en agitant une liasse de feuilles. Voyons voir. Tout paraît normal. Vous essayez depuis... cinq mois, c'est bien ça ?

– Huit et demi, répond l'homme avec fébrilité.

– Ah oui. Cinq, plus trois mois depuis le dernier rendez-vous. Écoutez, huit mois, c'est dans la moyenne. Il ne faut pas s'impatienter et continuer à mettre toutes les chances de votre côté. Les périodes d'ovulation ne sont pas si longues.

Plus les rapports sont fréquents durant la fenêtre de fertilité, plus la probabilité de la fécondation augmente.

Comment le leur dire plus clairement sans que l'autre ne lui décoche un regard assassin ? Il faut baiser. Plus souvent. Au moins la moitié des couples qui viennent le voir parce qu'ils ont des difficultés à avoir un enfant ne font tout simplement pas assez l'amour. À force de voir toutes ces histoires de grossesses adolescentes au cinéma, les gens s'imaginent que les bébés arrivent tout seuls. À seize ans, c'est vrai. Mais à trente, beaucoup moins. Il leur montre pourtant les courbes de fertilité, auxquelles, malgré leurs diplômes, ils n'ont l'air de rien saisir. Cette fille, en particulier, toujours sur son téléphone, ne l'écoute absolument pas.

– Vous m'entendez, madame ?

– On va utiliser l'application, hein ? Ça marche bien. Celle que je te montrais tout à l'heure.

Heureusement qu'il est là et qu'il suit. Un chouette type, à se demander ce qu'il fait avec une porte de prison pareille.

– Je vais la télécharger, répond son épouse sans aménité.

– Que pensez-vous du fait de fumer ? Ça réduit la fertilité, non ? demande le mari.

– La cigarette n'est jamais une bonne chose. Vous êtes fumeur ?

– Non, j’ai arrêté quand j’ai commencé le triathlon. C’est ma femme.

Les deux hommes la dévisagent.

«Je ne fumerai pas pendant la grossesse.»

Charles sourit. Ils serrent la main sèche et froide du docteur et saluent la secrétaire en passant.

Tandis qu’une voiture noire avale son épouse, Charles décide de rentrer à pied : c’est meilleur pour la santé.

Les mots rassurants du médecin l’accompagnent tandis qu’il marche d’un pas allégé par l’espoir dans la fraîcheur de la fin d’automne. Ils y sont presque. Ils ont déjà fait un bout de chemin tous les deux, depuis leurs premiers baisers alcoolisés. Si seulement elle ne fumait pas... Si seulement elle travaillait un peu moins...

Elle lui répète depuis des mois que ça se calmera bientôt. Demain. Quand elle deviendra associée.

Est-ce qu’elle aura vraiment davantage de temps à lui consacrer ? Les associés ont énormément de travail. Ils ne font peut-être pas de nocturnes pour boucler un dossier comme les juniors, mais ils doivent se soumettre à beaucoup d’autres obligations.

Quoi qu’il en soit, il est obligé de lui faire confiance. Et elle est quelqu’un de fiable. En général.

À HEC, elle faisait partie de quatre assos différentes, comme lui. C’est pour cela qu’elle lui

avait plu : son hyperactivité, sa façon de toujours foncer sans réfléchir. Il pensait qu'elle se calmerait avec le temps : raté. Elle accélère à mesure que passent les années. Normalement, on travaille dur au début, on accumule les expériences comme des talismans pour se faire un joli CV, puis on part pour un poste moins exigeant. Au lieu de quoi elle va bientôt obtenir le titre le plus élevé qu'on puisse briguer dans le conseil en stratégie. Sa femme sera bientôt une des associées de la filiale parisienne de sa société. Une associée. Le mot lui paraît bizarre au féminin.

Elle n'était pourtant pas carriériste quand il l'a rencontrée, au contraire. Elle snobait les soirées de gala, parlait beaucoup de responsabilité sociale et formait un couple désastreux avec un gauchiste de base, le genre de mec qui fume pétard sur pétard en pestant contre le capitalisme. Il avait d'ailleurs été surpris d'en trouver autant sur ce modèle en école de commerce.

Charles est souvent surpris quand il rencontre des gens différents de lui – ce qui n'arrive, par bonheur, pas si fréquemment. Il y a bien sûr un certain type de différence auquel on s'attend, que l'on désire même – quand on voyage, par exemple. Mais comment se fait-il que des gars raisonnablement intelligents croient réellement, après deux ou trois ans de prépa commerce et de cours d'éco, aux vertus du socialisme ? Comment peuvent-ils détester les banques et les banquiers ?

Quand il parlait avec ceux de l'autre camp, il posait ce genre de questions avec une candeur qui était prise pour de l'arrogance. Bien sûr, il les méprisait avec tranquillité, sans même y penser vraiment, mais ce n'était pas ce sentiment qui inspirait ses questions ingénues.

Elle-même était plutôt à gauche, à ce moment-là. Peut-être l'est-elle même encore. Ils ont arrêté d'en parler assez tôt, d'un accord tacite qui leur a évité nombre de disputes inutiles. Et, avec son métier, elle n'a pas pu rester naïve trop longtemps. Les grands discours, les théories ronflantes et les leçons de morale ne peuvent pas grand-chose face à la loi simple comme un credo que Charles a apprise en prépa : le profit résulte des revenus et des coûts. Ça lui paraît naturel. Aussi inévitable que la gravité. Au fond, il ne comprend même pas pourquoi tout le monde s'en préoccupe tellement.

Charles va avoir trente-trois ans. Il est content de lui, content de sa vie. C'est ce qu'il se dit, sans prendre de gants, sans faire semblant de se poser des questions existentielles. Il est jeune, beau, adulé de ses amis, assez riche pour ne pas se soucier d'autre chose que d'optimiser ses placements, depuis assez longtemps pour se payer le luxe d'ignorer totalement ce à quoi il a échappé. Rien ne lui manque, ou presque. Seule l'image d'un bébé riant aux éclats s'impose à lui.

C'est difficile d'attendre. Difficile d'accepter que ça prenne du temps. D'habitude, il a ce qu'il veut, comme il le veut, quand il le veut. Au début, les copains faisaient des blagues, posaient des questions. Maintenant, ils ne disent plus rien ; ils ont l'air gêné et leur embarras le met mal à l'aise à son tour, au point qu'il n'en parle jamais, même avec sa femme. Ils peuvent parfois évoquer l'enfant à venir, mais jamais leurs difficultés. Pour en dire quoi, de toute façon ?

Les médecins ne savent pas ce qui cloche. Les examens ne montrent rien d'anormal, tout a l'air fonctionnel. Et si Charles a toujours pensé que la médecine était une science, plus il fréquente des gynécologues, plus il a l'impression que le savoir qu'ils détiennent est de l'ordre de l'herboristerie : pas totalement dénué de fondements, mais globalement inexact.

Lui est persuadé que c'est à cause du stress du boulot. Sa femme travaille trop. Les épouses de ses amis sont bien plus tranquilles. Elles ont elles aussi des jobs prestigieux, bien sûr, mais leurs horaires sont plus corrects. Toutes ces réunions, ces déplacements finissent forcément par bloquer quelque chose à l'intérieur. Il lui en veut vaguement, et à ses collègues aussi. À son mentor, surtout, Daniel. L'associé avec qui elle travaille tout le temps, qui l'a fait monter et va l'aider à passer associée. Charles se dit qu'il pourrait la protéger mieux. Peut-être qu'il lui refile même du boulot, se décharge sur elle ?

Ils se sont rencontrés quelques fois, aux soirées de Noël du cabinet, dans des dîners. Le courant n'est jamais vraiment passé. Ce n'est pas de la jalousie, pas au sens habituel en tout cas : il a toute confiance en sa femme. Mais c'est quand même étrange et agaçant de penser que ce type passe autant de temps avec elle quand Charles doit négocier âprement chaque soirée à deux.

Il respire profondément l'air frais. Pas question de se laisser aller à des pensées négatives. Ils vont y arriver, c'est sûr. Il faut s'accrocher.

Son téléphone vibre contre sa cuisse – un message de sa femme, pour lui dire qu'elle rentrera tard ce soir. Apolline l'emmène au spa, pour qu'elle soit « zen avant demain ». Ses doigts hésitent au moment de répondre, tirillés entre l'approbation et l'agacement d'une nouvelle soirée solitaire.

Ça l'ennuie qu'elle lui fasse faux bond et, en même temps, c'est bien qu'elle se détende. Elle en a besoin. Et Apolline est une fille bien, plus légère, plus douce. Plus féminine ? Il ne le formulerait pas de cette façon devant sa femme. Rassurante, en tout cas.

Finalement, la tendresse prend le dessus ; un émoji cœur clôt sa réponse.

Aucune envie de retourner derrière son ordinateur boucler les dernières *slides*. Elle a besoin de secouer le malaise pour le faire tomber, comme un chien qui s'ébroue. Elle vient d'être désagréable avec ses équipes, qu'il fallait recadrer. Sa vigilance s'est émoussée ces derniers temps et la qualité de leur travail s'est dégradée. Ce sont des détails, de toutes petites choses – mais quand on coûte plusieurs milliers d'euros par jour, il n'est pas question que deux carrés sur une *slide* ne soient pas parfaitement alignés. Elle a dû reprendre au dernier moment la moitié des graphes : les échelles étaient tronquées au mauvais endroit, la charte visuelle massacrée. Elle est censée pouvoir se concentrer sur le fond, pas faire un boulot qui pourrait être effectué par leurs sous-traitants en Inde, auxquels ils délèguent les illustrations les plus chronophages.

C'est de sa faute, aussi. Elle a du mal à se concentrer en ce moment.

Ses joues chauffent en repensant à la fin de la réunion : elle a déchiré la présentation et leur a

demandé d'en refaire une au propre, pour dans deux heures. À quel point se rendent-ils compte qu'elle déteste la comédie de l'autorité? Elle espère que ceux qui travaillent avec elle depuis longtemps comprennent que c'est un jeu de rôle. Rien qu'un jeu, et rien de personnel.

Le stagiaire, lui, n'a rien compris. Il avait les larmes aux yeux.

Elle sort sans son manteau; il fait plus froid qu'elle ne s'y attendait. La terrasse est presque déserte, exception faite d'un petit groupe de stagiaires, café à la main et clope au bec. Elle va leur taxer une cigarette, l'allume en frissonnant et s'éloigne. La conversation qui s'était éteinte à son approche se ravive aussitôt. Elle aimerait pouvoir plaisanter avec eux, mais c'est peine perdue. Les seuls qui oseraient lui adresser la parole seraient les plus ambitieux, pas les plus sympas.

Elle était pareille à ses débuts. Elle avait peur des chefs. À l'âge qu'ont ces stagiaires, elle était loin de se douter qu'elle en ferait partie un jour. Elle est arrivée chez Smart un peu par hasard, sans trop savoir que faire de son diplôme d'école de commerce. Ça a bien marché, alors elle est restée.

Le plaisir de la cigarette est gâché par l'épéon de la culpabilité. Elle peut presque voir le regard désapprobateur de Charles, sa moue crispée à chaque fois qu'elle a le malheur d'allumer une clope devant lui, alors elle fume essentiellement au bureau. Il n'est pas dupe.

Sa remarque de tout à l'heure, devant le gynéco... Elle serre les mâchoires rien qu'en y repensant.

Qu'est-ce qu'il croit? Elle sait bien que fumer est mauvais pour la santé. Que ce n'est pas idéal pour la fertilité. Et que ça empire l'eczéma qui déforme ses doigts. Qu'un médecin arrogant de plus le lui dise n'y changera rien.

Bien sûr qu'il faudrait arrêter de fumer. Mais c'est comme Smart, elle a commencé sans s'en rendre compte.

Elle devrait télécharger l'appli de Charles aussi, en gage de bonne volonté. Encore une chose à faire, qu'elle inscrit mentalement après « racheter de la crème à la cortisone, relire la propale, relancer l'équipe communication, prévenir ses parents pour le déjeuner, trouver un cadeau de Noël pour Charles, trier ses mails, manger moins de sucre, relire le discours ». Et « arrêter de fumer », évidemment.

Ces temps-ci, elle n'a pas son efficacité habituelle. Toute son énergie est aspirée par des projections, sa concentration émoussée par un mélange d'épuisement et de stress.

Son portable vibre : Apolline lui rappelle le spa ce soir, pour la détendre avant le grand jour. Elle avait complètement oublié. Il faut prévenir Charles : texto vite rédigé, vite envoyé.

Demain soir. C'est là que sa nomination va se jouer, pour l'essentiel.

L'idée suffit à accélérer ses battements de cœur. Une autre cigarette, sans attendre.

Elle se repasse mentalement sa présentation. Son dossier est solide, elle l'a peaufiné pendant des heures. Elle a répété son discours inlassablement, ponctuant peu à peu son intervention de pauses et de sourires et se permettant même, çà et là, de petites plaisanteries.

Comment va-t-elle s'habiller? Ce devra être confortable, mais élégant. Et discret. Féminin. Il faudra demander son avis à Apolline tout à l'heure. Sinon, elle fera comme d'habitude : la robe bleue des occasions importantes.

De l'index, elle vérifie machinalement ses mails et son emploi du temps. Réunion dans dix minutes avec l'équipe d'un autre projet. Encore une mission pourrie ; les clients ne savent pas ce qu'ils veulent et en veulent aux consultants parce qu'ils ne sont pas capables de le deviner à leur place. Elle n'a pas compris pourquoi Daniel leur avait vendu un *follow-on* après un premier fiasco.

Le client lui a pondu un message de quinze lignes dont elle n'a rien retenu à part l'excellence du département qu'il pilote. Les services ont toujours peur que les consultants soient là pour dégraisser. Leurs craintes sont aussi fondées qu'agaçantes pour ces jeunes gens en costume anthracite qui trouvent ridicules les cadres quinquagénaires dont le pouls s'accélère en les voyant arriver. Le privilège du pouvoir : mépriser ceux qui le subissent.

Ses pensées vont trop vite, dans toutes les directions. Autant retourner travailler. Cette pause ne lui aura pas autant changé les idées qu'elle l'avait espéré.

Les gestes de la jeune femme en blouse beige sont précis et énergiques. Elle se sent gênée même si elle sait qu'il n'y a pas de raison. Elle n'a pas eu le temps de s'épiler avant de venir et sa tête bourdonne de gêne. Elle cherche machinalement à réajuster sa montre autour de son poignet avant de se rappeler qu'elles ont enlevé tous leurs bijoux à l'entrée. Le visage d'Apolline, allongée sur la table d'à côté et dont s'occupe une autre masseuse, témoigne de la plus parfaite extase : paupières fermées, traits lisses, léger sourire – une expression étudiée pour manifester le naturel. Sa voix couvre la bande-son, toute de harpe et de bruits d'eau.

– Tu devrais m'accompagner, mon chat, insiste-t-elle en gardant les yeux fermés.

– Je ne peux pas. J'ai trop de boulot.

– Allez, viens avec moi. Après ton examen, tu seras plus tranquille, non ? On va manger des naans et coucher avec des surfeurs australiens beaux comme des dieux.

Elle sourit, gênée. Apolline s'est toujours montrée capable d'obtenir ce qu'elle voulait, quand elle voulait et ne semble pas avoir réalisé que ce n'était pas le cas de tout le monde. Contrairement à son amie, pour elle, même

quand elle était célibataire, le sexe – jamais léger, jamais inconséquent – impliquait d’abord le risque d’un malaise qui, la plupart du temps, ne valait pas la peine d’être pris.

– Tu sais déjà quand tu vas partir ? reprend-elle.

– Je voudrais arriver à temps pour la fête des couleurs, répond Apolline dans un ronronnement. Ça va me faire un bien fou. Cette vie matérialiste nous pourrit totalement. Je veux retrouver le vrai sens des choses, leur vraie valeur, tu vois ?

– Tu as des nouvelles de... ?

– Non.

– Je n’arrive pas à croire qu’il soit parti comme ça.

– C’est un connard égoïste. Je suis contente d’en être débarrassée, franchement.

Elle trouve qu’Apolline feint assez mal le détachement. La masseuse s’attaque à sa nuque. Ça lui fait mal, mais elle n’ose rien dire.

– Alors, comment tu te sens par rapport à demain ? lance brusquement Apolline.

– Ça va.

– Tu vas cartonner.

Une moue dubitative.

– Tu vas cartonner, insiste Apolline. Une fois que tu seras associée, tu vas poser les trois mois de congés qu’ils te doivent depuis longtemps. Et tu m’accompagnes en Inde.

– Ça ne marche pas comme ça.

– Ça marche comment, alors ?

– Je dois présenter un *business case* devant tous les associés et défendre ma candidature. Ils m’interrogent pendant une heure. Ensuite ils délibèrent et ils votent. Il faut l’unanimité.

– Et là, c’est bon ?

– Ce n’est que la première étape. Une fois qu’il a été présélectionné et validé par les *partners* du bureau dans lequel tu travailles, ton dossier est présenté à un comité international, avec un collateur qui étudie ta carrière, parle à tes anciens clients...

– Comme s’il faisait une enquête ?

– Voilà. Ensuite, le comité propose une décision qui doit être ratifiée par tous les *partners* du cabinet.

– C’est super compliqué ! réplique Apolline sur un ton qui indique clairement qu’elle ne souhaite pas s’étendre sur le sujet. Et le bébé ?

– On essaie.

– Je suis désolée.

– De toute façon, ça ne m’arrangerait pas de tomber enceinte maintenant. Ce sera plus facile quand je passerai associée.

– Parce qu’ils ne pourront pas te virer ?

– C’est surtout que je maîtriserai mieux mon emploi du temps.

– Tu bosseras moins ?

– Pas vraiment, mais j’aurai plus de marge de manœuvre.

– Et si tu n’as pas le poste ?

Pas de réponse.

Pendant un instant, on n'entend rien d'autre qu'une flûte péruvienne. Comment les personnes qui travaillent ici font-elles pour supporter ces enregistrements qui tournent en boucle ? Et l'odeur florale, entêtante, de l'huile de massage ? Aiment-elles leur travail, pétrir le dos de parfaits inconnus, toute la journée, tous les jours de l'année ?

– Tu sais qu'il a posté des photos de lui avec une pétasse sur Insta, exprès pour que je les voie. Quel énorme pervers narcissique.

– C'est un vrai naze, approuve l'autre.

Quelque chose craque dans son dos. « Détendez-vous », lui intime la masseuse avec un peu d'agacement. Je me détends, s'efforce-t-elle de penser. Je me détends maintenant.

« Tu vas cartonner », répète Apolline – ou bien l'a-t-elle rêvé ?